

## Les femmes bretonnes, d'après Chateaubriand

S'atteler de nos jours à la lecture des Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand, avec plus de 2000 pages à la clé, tient de l'exploit. Que nous comptons pourtant mener à bien. D'aucuns traversent l'Atlantique en solitaire, nous autres voguerons sur cette œuvre monstrueuse, quoique non unique, puisque d'autres en ont très certainement écrit autant.

Chateaubriand a une mémoire prodigieuse. Certes, il peut embellir, prolonger, transformer. Quelle importance, puisque ces gens qu'il a connus nous demeureront à nous à jamais inconnus. Et que nous ne chercherons même pas à savoir qui ils étaient. Fantômes d'un passé révolu. Comme à notre tour, et pas plus tard que dans bientôt, nous le serons aussi, quelque farfelu à la limite tentant un jour de savoir quel était le personnage qui se cachait sous ce nom que nous portons depuis l'enfance, sans en souffrir souvent, avec peine parfois, puisqu'il nous apparaît parfois que nous ne sommes rien d'autre que poussière et que ce moi si désagréable apparaît-il souvent aux yeux de ceux à qui l'on s'adresse, n'est guère qu'une invention d'un cerveau par trop imaginaire.

Revenons à Chateaubriand. Dans ses fameux mémoires, il y a certes à boire et à manger. Surtout quand l'homme se mêle de politique, ramenant par nécessité en ce domaine des noms peut-être fort connus autrefois, mais qui, justement, aujourd'hui, ne disent plus rien à personne. Mais on peut sauter s'il le faut, ou tout au moins pardonner, car sitôt après apparaît une page si magnifique que l'on prend à nouveau conscience que l'homme avait une plume extraordinaire, et que sa prose, quand il se lâchait, était d'une fluidité parfaite. La magnificence d'une langue, belle comme sait être le français, celle que l'on nous a apprise autrefois afin de nous faire oublier cette autre qui était celle de nos pères, le patois. On n'en souffre plus, puisque l'on a compris, sans que l'on se prenne à dire qu'il fallait chasser ce vieux langage de manière définitive, qu'il était nécessaire d'unifier afin que l'on se comprenne sur de vastes espaces. Ce fut réussi. Des centaines de millions de gens aujourd'hui parlent le français.

Et c'est en somme, à quelques mots près, cette même langue que Chateaubriand utilisait déjà il y a quelque deux cents ans et qui vous offre une si douce jouissance quand tout à coup les mots s'alignent sans heurt, se complètent, s'accompagnent en amis, comme dans un poème, comme dans une chanson, pour vous offrir des tableaux admirables. On se laisse aller, on se fait bercer, on se prend à écouter, car l'oreille y a aussi sa part.

C'est véritablement splendide !

**Mémoires d'outre-tombe**, Editions Rencontre, tome premier, livre cinquième, chapitre 5, p. 206. Et en route pour cette Bretagne que peut-être nous ne connaissons jamais !

*Chaque paysan, matelot et laboureur, est propriétaire d'une petite bastide blanche avec un jardin : parmi les herbes potagères, les groseilliers, les rosiers, les iris, les soucis de ce jardin, on trouve un plan de thé de Cayenne, un pied de tabac de Virginie, une fleur de la Chine, enfin quelque souvenir d'une autre rive et d'un autre soleil : c'est l'itinéraire et la carte du maître du lieu. Les tenanciers de la côte sont d'une belle race normande ; les femmes grandes, minces, agiles, portent des corsets de laine grise, des jupons courts de calemande et de soie rayée, des bas blancs à coins de couleur. Leur front est ombragé d'une large coiffe de basin ou de batiste, dont les pattes se relèvent en forme de béret, ou flottent en manière de voile. Une chaîne d'argent à plusieurs branches pend à leur côté gauche. Tous les matins, au printemps, ces filles du Nord descendant de leurs barques, comme si elles venaient encore envahir la contrée, apportent au marché des fruits dans des corbeilles, et des caillebottes dans des coquilles : lorsqu'elles soutiennent d'une main sur leur tête des vases noirs remplis de lait ou de fleurs, que les barbes de leurs cornettes blanches accompagnent leurs yeux bleus, leur visage rose, leurs cheveux blonds emperlés de rosée, les Valkyries de l'Edda dont la plus jeune est l'Avenir, ou les Canéphores d'Athènes n'avaient rien d'aussi gracieux. Ce tableau ressemble-t-il encore ? Ces femmes sans doute ne sont plus ; il n'en reste que mon souvenir.*

Plus beau, tu meurs !



61

Chaque paysan...



Chaque matelot...



Et naturellement chaque jeune fille...

Ces trois images tirées de l'ouvrage : Bretagne à livre ouvert, Ides et calendes, 1958.